

# L'ATLANTIQUE ET LES AMANTS



*PATRICK GRAINVILLE*

L'ATLANTIQUE  
ET LES AMANTS

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-051667-5

© Éditions du Seuil, janvier 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

Longtemps, ils sont écrasés par le ciel. Soudain, ils franchissent la Loire sur un pont de lumière. Leur moto s'arrête. Ils savourent leur surprise et leur désir dans l'azur ouvert. Ils se regardent et font le serment de ne plus jamais quitter le soleil.

La moto repart. Ils accélèrent sur l'autoroute, son macadam kamikaze. Gémellés dans leur gaine noire, agglutinés, ils sont même météore sur le beau ruban de la mort.

Ils ne pensent pas. La vitesse les délivre de tout ressassement, de toute mémoire. L'avenir immédiat les avale. C'est le bruit de la cylindrée, leurs casques dans le crépitement du vent, la chape de l'éblouissant soleil de midi. Crever cette muraille d'air aveuglant. Ne plus exister. Se confondre en ce caillot de feu, de matière. Oui, brûler. Éric et Léna étreints dans le fer, la flamme, l'allégresse de la foudre.

Ils n'ont plus de rive. Ils sont sans repères. Muets pendant des kilomètres. Nuls. Soudain, ils poussent des petits cris d'animaux. De courts jappements de joie sexuelle. C'est comme si la moto éperonnée se cabrait, se propulsait dans le vide bleu.

Ils pourraient même s'endormir, traverser d'autres temps, d'autres paysages. Rêver. Renaître. Tout est possible à ce stade d'anéantissement. Cette vigilance béate.

Quand Léna conduit, c'est toujours ainsi. Éric plonge et se perd. Il ne voit que l'arceau de son dos gluant de soleil et la coquille du casque d'or. Il sait que c'est son amante qu'il voit. Il baigne dans ce savoir qui se dissout. Ne demeurent plus que la rampe, le rail continu du bruit, l'énergie de la machine immatérielle, son vrombissement éthéré.

Ils descendent ainsi jusqu'au Sud-Ouest. Les Landes. Ils veulent voir l'océan. Ils traversent les pinèdes, les mille colonnes brouillées des arbres. Une grande fumée de hachures et de résine qui crament. Ils évitent la départementale et prennent au hasard un sentier, une longue allée de sable blanc et durci. Brusquement, le rempart des dunes. Un désordre de crêtes. Des végétaux fluets.

Ils quittent la moto, escaladent la pente. Ils s'enfoncent dans le sable. Ils n'aiment pas la sensation de lourdeur. Ce ralentissement, ce naufrage. Leur sueur quand ils pataugent. Ils se faufilent dans une brèche plus ferme. Et l'Atlantique éclate dans l'immense théâtre. Miroir géant. Sa clarté tonne telle une armée de canons.

Tout en puissance, assauts, rouleaux véloces, immaculés panaches. Ils ne savent plus rien. C'est lui qu'ils sont venus regarder. Sa transparence belliqueuse, inlassable. Ce rien, à l'infini, brillant, souple, élastique. Cette pureté lave les horizons. Puis se cabre d'un coup, sauvage... Oui, coursiers, sabres. Ce soulèvement de la bataille, colère, cascade. Et mitraille d'écumes. Les fronts se croisent et crachent leurs tripes. La montagne d'eau déferle d'un côté, puis se fend et lâche son

avalanche sur le versant contraire... de grandes hémorragies de neige.

Éric et Léna sortent de leurs gaines de cuir. Leurs muscles fragiles et nus s'approchent du volcan ouvert. L'odeur les saoule. Le boucan formidable. Ce miroitement qui valse, explose. On leur a dit que l'Atlantique est dévorant, qu'il exige des nageurs chevronnés. Léna le sait. Elle ne redoute pas la barre. D'un bond, elle se hausse sur la pointe des pieds et plonge d'un coup comme une épée dans le garrot de la vague. Elle traverse, ressuscite de l'autre côté. Et maintenant nage dans un calme incroyable. Éric, lui, a toujours redouté la mer. Le gouffre, sa démente. Il connaît assez bien Léna pour ne pas chercher à feindre. Il peut rester là à l'attendre sur le sable. Mais, ce soir, il veut tout. Il veut la rejoindre. Surtout, il désire être de l'autre côté de l'enfer et de la cataracte, dans cette liberté où Léna sans lui est heureuse.

Alors, il descend dans la fosse, il avance tout droit. Sans plonger. Tout raide. Il ne sait pas. La première vague le bouscule sans le renverser. La deuxième se gonfle tout à coup et le cogne de plein fouet, l'empoigne, le soulève, le projette hors de l'arène, le roule comme un déchet sur un monceau de graviers ruisse-lants. Il en a plein le slip. Il se redresse tout de suite. Léna lui fait signe que non... qu'il ne faut pas insister. Qu'importe! Elle revient... Mais lui ne voit plus que la falaise de matière carnassière. A l'infini, la fresque claire. Son branle, sa guerre allègre. Il a peur de la mer. C'est gravé en lui. Perdre pied : il meurt. Depuis la petite enfance. Il n'a su nager qu'à vingt ans. Mais dans des eaux paisibles. Est-ce l'ivresse de la route, la

fatigue, le soleil qui tombe droit devant lui sur l'Atlantique, cette boule d'or lisse? Il court soudain, trompe la première vague, s'élançe dans la seconde qui se hausse à toute vitesse. Il ignore s'il a franchi la barre ou s'il sera vomi. Ni l'un ni l'autre. La lame de fond le happe, l'entraîne, l'engloutit, lui bouche les yeux, les oreilles, le fait tournoyer, divaguer, l'envahit, le noie et cela ne peut plus s'arrêter. Sous ses pieds : le trou, le précipice zigzaguant l'aspire. Il suffoque, ouvre la bouche. Il sent toute l'amertume de la mer, le poison qui s'engouffre.

Puis cette voix trouble, ce bras... ce combat visqueux. Léna l'a rattrapé, oui, par les cheveux d'abord, ni plus ni moins, puis par la taille. Elle l'a halé en sens contraire de la bataille. Loin du front, de l'effroi, de la houle affreuse. Le voilà sur le sable. Haletant. Il a la mer en lui. Nez, gorge, poumons. Puanteur de pieuvre. Il n'est plus que ce pleur de la mer.

Léna lui dit :

– Tu le savais, pourtant... Elle ne t'aime pas, la mer. Est-ce que moi je me mêle de voir des corridas? J'ai horreur. Je défaille. Moi, pas question! Je ne m'y frotte plus!

Léna était descendue dans les Landes pour l'Atlantique, nager, surfer. Éric, lui, voulait retrouver un copain d'enfance qu'il avait connu dans le Nord. Le gosse avait été exilé de ses Landes natales où son père avait perdu son travail. Plus tard, l'adolescent était rentré au pays et avait entamé une carrière de torero. C'était totalement incongru. Aussi bête, aussi gros que l'Atlantique énorme. Son tumulte et sa casse. Aller affronter des taureaux butés dans une arène bornée, farcie de foule en transe. Léna refusait la corrida.



L'Atlantique était toujours neuf, oui moderne ! La corrida était complètement archaïque. En fait, elle ne supportait pas la mise à mort. L'animal qu'on achève si souvent... Le matador hésite, attend, pendant que la bête estoquée, abrutie, tournoie, titube, bave son sang. Après un bref calcul du regard, le mec prend sa décision. D'un pas assuré il va chercher l'instrument adéquat. Il revient, dirige un œil sagace et enfonce d'un coup bref une épée plus courte ou une dague dans le crâne du Minotaure misérable. Souvent, la bête l'attend à genoux. Elle souffle. On l'entend. On voit battre son énorme flanc. Elle ne comprend rien. Elle ne sait pas qu'elle va mourir. Le mec frappe. Elle s'affale net sur le côté. C'est tout. Comme un machin déjà putride et raide, pattes en l'air, que des chevaux furieux, excités par des *peones*, enlèveront illico. Alors le matador se cambre, se pavane et salue. On l'ovationne. Léna se bloque. C'est irrépressible. Une vague amère la submerge, la renverse, la roule, oui, là, sur le sable ensanglanté de l'arène. Léna échouée sur le flanc de cuir, flasque, éclaboussé. Cette espèce d'outre ballonnée, noir et rouge, la paille percée du taureau. Tout près du muflé, Léna : pleur de sang, pleur d'arène.

Sur l'océan et sur la corrida, ils sont incompatibles. Gémellés sur la moto. Amourachés du soleil. Assermentés. Toutefois, il y a une différence. Éric désire la mer. Il voudrait connaître la *faena* des vagues, de l'autre côté de la barre. Cette concorde cadencée entre l'homme et l'eau. Duo dansé, océanique. Léna, elle, ne convoite jamais les noces de la muleta, du taureau et du marlou pailleté. Éric en a pris son parti. Il n'essaie pas de la convaincre. Il ira seul regarder Angel.

Angel a indiqué ce type : Pascal. Ils pourraient loger chez lui dans une maisonnette qu'il loue au fond de son jardin. C'est dans la ville balnéaire. Pas la grande, pas Biarritz qu'ils ne connaissent pas encore. Mais à quelques kilomètres plus au nord. Entre pinède et mer, avec, en retrait, une sorte de grand lac terreux, vaseux. L'espace en est tout maculé à marée basse. Vaste cratère de pestilence. C'est justement au voisinage de ce rivage que Pascal habite une maison biscornue, isolée par de hautes futaies. L'édifice principal est flanqué d'appentis, d'un chenil et d'une volière. Pascal pratique des activités multiples et mystérieuses dans son bric-à-brac de bâtisses. La lettre d'Angel avait un peu présenté le propriétaire. Sa bizarrerie, sa marginalité conviendraient aux caprices d'Éric et de Léna.

Pascal est un grand type blond, assez enrobé, yeux bleus, d'un bleu plat. Physionomie neutre. Un homme lent, surtout. Le pas lent. Sans lourdeur pour autant. Ni méfiance particulière ni sérénité. Il était lent sans qu'on devine encore pourquoi. Et c'est à ce rythme régulier, un peu mécanique, qu'il les a amenés devant sa maison au fond du jardin hétéroclite. Pêle-mêle d'herbes folles,

d'arbres, de bancs, de bosquets à l'abandon. Ils ont découvert alors le logis qu'il leur réservait, la maisonnette, cette baraque de rien du tout vraiment. Une toiture saine cependant. Des parpaings crépis de blanc. Une grande fenêtre frontale qui donne sur l'allée unique conduisant droit à travers le jardin à la façade de la maison maîtresse.

Éric et Léna pensaient que c'était mieux qu'un camping. La moto serait à l'abri sur le pas-de-porte. Ils vivraient là, un moment, avant de repartir vers le Sud, sans trêve. Sans jamais décrocher du soleil. Ils suivraient jusqu'au bout son globe ardent. Ils n'en démordraient pas. Plus jamais : le ciel gris du Nord et leur histoire, là-bas, mauvaise.

Éric irait voir Angel s'entraîner et Léna ferait du surf sur l'Atlantique. Ils ont installé leur bagage léger et puis sont ressortis visiter le jardin. C'est le chenil et la volière qui les étonnent. Pascal n'avait pas pris la peine de leur présenter son univers. Il les avait amenés aussitôt à leur bercail. Alors tous deux remontent maintenant l'allée centrale et claire qui les expose assez crûment à la vue du propriétaire, tandis que tout le reste du jardin plonge dans un parfait fouillis.

Les chiens n'aboient pas. C'est un mystère. Ils sont alignés derrière leur grillage. Une dizaine de dobermans mâles et femelles, de toutes tailles, tous âges. Ils dirigent leurs museaux vers Éric et Léna, s'inclinent et se redressent nerveusement, font des allers-retours rapides comme des loups en cage, couinent, grommelent mais sans donner de la voix. Léna aime ces chiens noirs, tachés de rousseurs. Courts, brusques, tranchants, impulsifs. On les dirait coupés à la hache. Elle

aimerait caresser leur poil ras et nu. Pascal est apparu derrière eux. Il lâche quelques explications. Entre autres, oui, il élève et il dresse des chiens. C'est un petit commerce mais surtout un plaisir. Il est spécialiste de cette race : les dobermans.

– Ils sont coriaces, rapides. Ils ne font pas un pli. Des chiens tout à trac et sans bavure.

C'est étrange d'entendre ce Pascal si lent faire avec tant d'exactitude l'éloge de la fulgurance. A une vingtaine de mètres du chenil se tient la volière, au sommet d'un tertre. Les chiens peuvent la scruter à loisir. Ce qu'ils font avec une attention soutenue. Une vigilance très particulière. Des regards habitués mais concentrés, braqués sur les volatiles. Avec une sorte de perplexité. Comme si les oiseaux les choquaient, oui, les heurtaient quand même. De temps en temps, un chien ne peut s'empêcher de sursauter, de dresser l'oreille, puis de rester tout fixe, hypnotisé par la simagrée de l'oiseau-lyre. Car c'est bien de cette espèce d'hybride de coq et de paon qu'il s'agit. L'oiseau de Pascal. La star de sa volière. Sorte d'outarde hypertrophiée, ornée d'ailes en spires, amples arceaux des lyres tigrées, déployées, doublées de dentelles et d'éventails, assorties de longues plumes qui fusent, dardent d'un trait comme des baleines de parapluie ou retombent en vrilles. Une ébullition de tigelles, de bouffants, d'accroche-cœurs. Un oiseau rococo. Et puis les grues dont Pascal énumère quelques échantillons : la grue couronnée, la plus belle, avec ses cocardes, ses contrastes de noir et de blanc rutilants, sa huppe haute, fournie, solaire, la grue Antigone longue, pure, fuselée, grise, ardoisée, cou et tête rouges. La demoiselle de Numidie avec cette touffe

blanche qui lui part de l'œil, la grue cendrée... gros oiseaux bruyants, caquetant librement, cancanant, coassant, trompetant leurs cris sans grâce comme des oies détraquées. Dès que Pascal surgit, les oiseaux rappiquent comme s'ils raffolaient de lui. Ils inclinent le cou, étirent les ailes, s'érigent. Une vraie parade. Et la fanfare d'appels discordants, incongrus, claironnants... sans que les chiens aboient. Dressés sans doute au silence, à n'aboyer qu'en des circonstances précises. On voit les dobermans au ras du grillage, pointer le museau vers le ballet de l'oiseau-lyre et des grues. Chiens nus, roides, hagards, contenant leur frénésie devant l'incroyable pavane des plumes multicolores, des fanfreluches, des cotillons écarquillés. Et que je vous déballe rémiges et crêtes, en veux-tu en voilà, aigrettes, volants et jabots fastueux.

Quand Éric et Léna s'éloignent, les oiselles se confondent dans un cafouillement de cocottes ébouriffées... cuisses de dinde et croupions sautillants. Les chiens ne regardent plus que cela mais n'aboient pas. C'est la loi.

Léna demande à Pascal :

– L'élevage des chiens, ça vous fait vivre, parce que je présume que vous ne vendez pas les oiseaux...

– Je me débrouille. J'ai aussi un petit laboratoire de photo dans ma maison. Dans l'ensemble, je survis.

Léna portait un short gris, moulant, et un fin débardeur assorti. Alors le surprenant Pascal a désigné les fringues :

– C'est de l'élastane ?

– Oui, je crois... ou autre chose du même genre.

Elle est grande, blonde, mince, très brunie de peau, de soleil, des muscles longs, jolis. Cheveux courts.

## L'ATLANTIQUE ET LES AMANTS

Chevilles ailées. Un long cou, et l'autre qui déboule, derrière, Éric, plus petit qu'elle, cheveux châtain foncé, fournis, dont la gerbe en queue de cheval est serrée par un élastique. Mince, lui aussi, presque maigre. Mais des nerfs.

– Vous allez voir Michael pour votre planche... C'est juste sur le front de mer. Au cœur de leur foutoir. Là où il y a des bars. Il tient le Copacabana, oui, c'est comme ça, pas très original ! Mais il vous trouvera une planche correcte. Vous lui dites que vous venez de ma part.

Éric a dû quitter la ville balnéaire pour une autre cité intérieure, au bord d'un fleuve, l'Adour. Ce nom lui plaisait complètement. Il cristallisait tout ce qu'ils cherchaient, Léna et lui. Un mot de soleil, de volupté qui vous était adressé là dans son décor sec : le seul velours du mot. Et puis il sentait autre chose dans le nom... un au-delà. A moins que ce ne soit au cœur, au secret même du nom. L'Adour, l'Amour. Il préférait l'Adour moins marqué, moins moelleux. Déjà il l'adorait.

Angel l'avait prévenu qu'il s'entraînait aux arènes ce lundi-là avec un nouveau taureau nommé Orion. Les arènes étaient vides et torrides. Un grand cirque ocre clair, peint de bracelets plus rouges. Angel avait grandi. Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Il était très brun, assez pointu de visage, amical mais un peu froid. Éric sentait cette imperceptible distance liée au caractère ou à la difficulté des retrouvailles. Angel lui dit très peu de choses et commença son travail. Éric se retrouva avec le chirurgien des arènes, direct, décontracté, loquace. Il avait sur lui un petit matériel d'urgence pour stopper une hémorragie en cinq sec. Sinon, on emmenait directement le type à l'hôpital, le chirurgien préférant ne

pas opérer dans le bloc installé au sein des arènes.

Angel a dix-huit ans. Il n'a pas encore reçu l'*alternative* de ses pairs, le titre de matador. C'est un jeune torero dépourvu de légende. Son destin se jouera dans l'année à venir. Il le sait. Il s'est rivé à ce dessein. Un homme le guide et l'encourage dans son combat : Fernando, son *apoderado*, mélange de manager, d'entraîneur. Il accompagne Éric dans le *callejon*, le couloir qui entoure l'arène. Petite taille, cheveux blancs, très leste, la face burinée, sagace. Un septuagénaire aux aguets.

Éric a compris l'enjeu à travers les courtes lettres d'Angel. Éric est littéraire. Étudiant en rupture de ban. Sensible, presque savant pour Angel. Éric a trouvé des mots justes dans leur correspondance pour parler de la corrida. Il est loin d'être un spécialiste. Mais il a décroché deux ou trois adjectifs adéquats, qui correspondaient à ce qu'Angel ne savait pas dire. Ce n'était peut-être qu'une illusion. Sans doute qu'Angel aurait pu se passer des mots d'Éric. De cette aura littéraire. En revanche, il avait besoin de ce témoin un peu plus âgé que lui-même et qu'il avait connu, aimé dans son enfance, dans l'exil du Nord. Sans lui, il n'aurait pas survécu. Là encore, c'était peut-être exagéré...

Éric qui n'avait jamais eu affaire qu'aux phrases et à sa puissante moto sentit tomber sur lui un dépaysement total, au cœur des arènes désertées. Une nudité, une sauvagerie. Angel portait un jean et un tee-shirt. Nul habit de lumière. Et quand le taureau déboula du toril, Éric fut saisi d'un mélange d'effroi et d'allégresse. Dans cet enchantement noir, il aurait voulu parler, crier. Comme pour les dobermans qui scrutaient l'oiseau-lyre, le même interdit pesait sur lui. Il



couinait dans son cœur comme un chien. La bête s'arrêta brusque. Orion. Un taureau de quatre cent cinquante kilos, pas trop gros, nerveux, au garrot puissant, bleu-noir, tout sillonné, tout bosselé d'artères, de tendons et de tressaillements. Les arènes étaient vides et il y avait Orion. Il n'avait pas vu Angel. Il regardait à droite et à gauche. Il se lançait d'un côté, puis faisait volte-face, entamait une course en sens inverse. Stupéfait. Dérouté. Sans colère. Angel a émis une sorte d'appel, de cri rauque, de cri fauve. Très court, avide et répété. Le taureau s'est figé, a cherché du regard d'où venait ce bruit. Et il a vu Angel. Sa tête alors s'est relevée, son cou, son dos, pour former un seul évasement noir dans le soleil. Angel a déployé sa cape fuchsia doublée de jaune. Et le taureau est venu dans la cape sans véhémence. Le chirurgien des arènes a soufflé à Éric que c'était un taureau *manso*, un mauvais, un paresseux, un qui serait toujours éberlué, déconcentré, qui se déroberait, un bon à rien, une brave bête, pas un taureau brave. On ne savait pas ce que pensait Angel. Il tentait de fixer le taureau sur sa cape, l'entraînant dans des passes hésitantes. Orion ne jouait le jeu qu'une fois sur trois. Il préférait surtout se tenir à distance et regarder ailleurs. Regarder les autres. Il a vu Éric. Ce dernier a été étonné par ces drôles d'yeux sans acuité, comme myopes, entourés de cils pâles. Les yeux de Pascal, un peu. Neutres. Beiges. Blonds. Rien d'un fauve à l'affût. Mais ça vous regardait quand même et précisément vous. C'était là le malaise : cette force à l'arrêt et cet œil flou, fondu mais braqué. Angel, le menton têtue, tendu, a imprimé des secousses à la cape, genou en avant, torse et ventre offerts. Il a fait sa parade de futur matador.

C'était un peu plaqué, singé, forcé devant l'Orion rêveur. Mais il fallait intéresser la bête, l'embarquer coûte que coûte, même si Fernando, l'*apoderado*, marmonnait des griefs. Angel poussait toujours en avant, harcelait le taureau en projetant vers lui des séries de petits pas saccadés. Alors, d'un coup, tout s'est ramassé comme dans le cœur d'un orage. On pourrait dire aussi que le noir du taureau s'est dilaté soudain, braqué en un volcan cornu. Orion a foncé sur la cape, une passe basse et profonde... et son échine en bout de course a reçu une caresse de rose incroyable. Et il est revenu. Angel a enchaîné des *véroniques*. Ça coulait de source.

Le picador est sorti, tout appareillé. Cheval caparaçonné, torse de l'homme corseté dans l'étroit gilet, chapeau rond. C'était lourd, lent, énorme, trivial, moyen-âgeux. Léna aurait détesté d'instinct le picador. Ce bélier de mec vissé à son cheval massif.

On pensait qu'Angel allait amener aisément le taureau sur la pique. Mais Orion a retrouvé ses rêves. Comme exorcisé. Ailleurs. Il regardait les tribunes de pierre dorées de soleil. Le chirurgien des arènes a affiné son commentaire : « Il a des qualités. Mais c'est un instable, des lubies de courage, une certaine caste mais pas de noblesse. » Éric jouissait de ces mots qui désignaient les nuances si délicates du Minotaure. Orion, en somme, avait peut-être du tempérament mais sans être armé d'un grand caractère. Le taureau manquait d'élévation. Caractériel, plutôt. C'est le picador qui est allé le trouver, contrairement aux règles. Le taureau a fini par lancer ses cornes dans l'armure de quincaillerie que le flanc du cheval lui offrait. Le picador a piqué d'un coup à la verticale comme on plante un pieu, sans traîner ni

tourner dans le cuir. Angel lui a fait signe de ne pas insister. Il a repris Orion dans sa cape. Et Orion s'est révélé passable. Il a reçu un nouveau châtiment bref. Ce fut tout. Deux piques sans piocher. Une flamme de sang colorait la robe d'Orion noir qui paraissait tout vernissé, plus vigoureux encore. Il n'y eut pas de banderilles. C'était une séance d'entraînement. Angel a troqué la cape contre la muleta rouge. Il est revenu vers les planches où il a échangé quelques répliques inaudibles avec Fernando. Il écoutait son maître avec un air presque buté, dans la concentration de sa réflexion. Alors, il a changé de terrain. Le taureau le regardait. Croupe de la bête étroite et bien campée, figée. De là, le triangle du corps s'élargissait, vélocité et baraqué, laqué d'écarlate, tout en garrot gonflé, annelé de bourrelets sanguins : proue de ténèbres bleues d'où jaillissaient les deux cimenterres des cornes. Du haut de cette montagne, l'œil regardait Angel, sous ses grands cils pâles.

Il y eut ce miracle : Orion brave. En un éclair, il pulvérise ses songes. Il fonce. Il entre dans l'immédiat de la danse, allonge ses passes, se retourne, recommence. Dans une volonté, un bel acharnement coulé, le feu de la transe. Et maintenant, Angel manœuvre de la main gauche l'avalanche. Des *naturelles*. Les pieds serrés du torero, fixés au sol, la bête étroitement tenue dans les lacets de la muleta. C'est une sorte de tango droit et sans langueur, de flamenco haussé sur les pointes. Le taureau s'enroule autour des reins d'Angel. Vague enflée de sang noir sous le joug d'un châte. Pour rompre la série, Angel se cabre, relève la muleta devant sa poitrine et lâche Orion avec panache. Le torero pivote en une boucle précieuse et paraît dessiner le

cercle de son ravissement intérieur. C'est maintenant lui, le rêveur. Tournant le dos au taureau, il exécute quelques pas, ventre saillant, torse creusé, visage incliné vers le sable. Selon une légère oscillation des hanches, il trace une volte de domination suave. A trois mètres, le taureau immobile observe l'étrange, l'impondérable Narcisse dans cette danse où se fondent la maîtrise et le songe.

Angel achève l'intermède en appelant Orion d'un cri bref et voluptueux. Il tend la muleta vers lui à bout de bras. Orion n'hésite plus. Il combat. Et Angel l'emporte, le plonge sous l'aile de la muleta, le ramène de l'autre côté par des changements de mains cadencés et fluides. On ne sait plus où finit la noirceur des moires précipitées, où s'allume la mèche de la muleta. C'est un branle d'océan noir et de sang carmin sur les hanches d'Angel qui serait le soleil.

Il va chercher l'épée de vérité. Les toreros les plus doués achoppent parfois sur cette épreuve et ce paroxysme. Angel positionne le taureau, esquisse un lent mouvement haussé vers le front d'Orion immobile, et soudain pivote sur ses talons, s'écarte, renonce avec une élégance, un caprice inouïs. Il ne tuera pas le taureau. Il lui accorde sa grâce...

Il n'avoue pas à Fernando qu'il voudrait retrouver Orion, qu'on lui réserve la bête pour une prochaine rencontre, coûte que coûte, contre toutes les règles. Il pressent en elle des trésors d'étonnement, d'inconnu. Il a été totalement surpris par elle, par cette révolution soudaine qui d'un Orion rêveur a fait un Orion noir. Une bête d'or. Dès ce jour il le baptise ainsi dans son cœur : Orion rêveur. Orion noir.

La Caverne céleste  
*Seuil, 1984*  
et « *Points Roman* », n° R 246

Le Paradis des orages  
*Seuil, 1986*  
et « *Points* », n° P 24

L'Atelier du peintre  
*Seuil, 1988*  
et « *Points Roman* », n° R 360

L'Orgie, la Neige  
*Seuil, 1990*  
et « *Points Roman* », n° R 461

Colère  
*Seuil, 1992*  
et « *Points Roman* », n° R 615

Egon Schiele  
*Flohic, 1992*

Georges Mathieu  
(en collaboration)  
*Nouvelles Éditions françaises, 1993*

L'Arbre-Piège  
*Seuil, 1993, « Petit Point », n° PPT 57*

Les Anges et les Faucons  
*Seuil, 1994*  
et « *Points* », n° P 203

Richard Texier  
*La Différence, 1995*

Le Secret de la pierre noire  
*Nathan, 1995*

Le Lien  
*Seuil, 1996*  
et « *Points* », n° P 338

L'Ardent Désir  
*Flohic, 1996*

Le Tyran éternel  
*Seuil, 1998*  
et « *Points* », n° P 620

Les Singes voleurs  
*Fleurus, 2000*

Le Rire du géant  
*Fleurus, 2000*

Le jour de la fin du monde,  
une femme me cache  
*Seuil, 2000*  
et « *Points* », n° P 837

New York 11206  
(en collaboration avec Tony Soulié  
et Jean-Yves Le Dorlot)  
*Éditions du Garde-temps, 2001*